



RENCONTRES TRIMESTRIELLES

Rémy PUYUELO

18 novembre 2011

Retranscription d'une conférence orale

Les Rencontres d'A.C.C.E.S. (18/11/2011)

Rémy Puyuelo

Introduction de Dominique Diatkine :

Pédopsychiatre, psychanalyste, membre formateur de la Société Psychanalytique de Paris, Rémy PUYUELO a été directeur de l'Institut Saint-Simon à Toulouse, rédacteur en chef de la revue « Empan », auteur de très nombreuses publications enrichissant le domaine de la recherche clinique en psychiatrie et psychanalyse de l'enfant dès le plus jeune âge.

Le collectif Saint-Simon est un centre de soins psychothérapeutiques, psychopédagogiques comprenant différentes structures, parmi lesquelles un internat accueillant des enfants en grande souffrance psychique, avec les difficultés de comportement et d'apprentissage liées à ces souffrances. C'est dire que Rémy PUYUELO est un psychanalyste dans la cité, particulièrement impliqué dans l'élaboration constante des effets du travail des équipes soignantes sur les groupes composant l'institution ; il s'agit d'un travail continu de création, tissage et retissage des liens sociaux chez des enfants qui pourront alors faire confiance. Le livre de Rémy PUYUELO *Contes institutionnels* témoigne de ce travail auprès des équipes et au plus près de l'enfant ; il sera suivi d'une publication collective avec les collaborateurs de la revue « Empan », dont Rémy PUYUELO est le rédacteur en chef : *Penser les pratiques sociales, une utopie utile*.

Quelques années auparavant, il avait fait paraître un ouvrage très personnel qui nous décrit son fonctionnement de psychanalyste avec ces mêmes enfants en révolte, désespérés ou frappés d'hébétude au point de ne plus rien sentir : *Héros de l'enfance, figures de la survie*. Ce travail est solidement charpenté par la référence théorique au corpus de la psychanalyse, et une formidable expérience de la clinique ; il s'agit de récits, d'histoires cliniques qui pour nous sont autant de rencontres avec ces enfants, adolescents carencés, déprimés, révoltés... Ce livre nous montre aussi en quoi ce que Winnicott a nommé « tendance antisociale » est une mesure de survie, et comment nous en convaincre davantage qu'en se saisissant de ces héros de la littérature universelle que sont Robinson, Poil de carotte, Pinocchio ou Bécassine à qui leurs auteurs géniaux ont donné tant de chair ? Dans cette continuité, les petits héros cliniques de Rémy PUYUELO nous touchent infiniment. Il est remarquable que ce soit au travers de grands textes littéraires que Rémy PUYUELO nous transmette son expérience d'analyste au travail, mettant à la disposition de son jeune patient, puis du lecteur que nous sommes, sa vaste capacité de rêverie. Libre à nous d'en chercher la résonance, l'écho de ces lectures d'enfance.

L'association A.C.C.E.S. situe son action bien en amont de ces périodes de l'enfance, de l'adolescence ; il n'empêche, « *des livres dès le plus jeune âge* » représente une voie d'entrée privilégiée dans une culture joueuse avec les mots, les images, que nous partageons en les offrant à de très jeunes enfants. Nous faisons ainsi un pari, celui de penser que cet enfant devenu grand, quelles que soient les embûches de la dure réalité, avancera, bien lesté de ce trésor imperdable, celui de se sentir entier dans sa capacité d'être seul, relié à ce qui l'entoure, tel l'adolescent de Rimbaud, « *Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées* » dans *Ma bohème*. C'est ce dont va nous entretenir à présent Rémy PUYUELO.

Bibliographie :

- « *Contes institutionnels* » (2000) – Ed. Eres (234 p.)
- « *Penser les pratiques sociales, une utopie utile* » (2001) – Ed. Eres (311 p.)
- « *Héros de l'enfance, figures de la survie* » (1998) – Ed. ESF (173 p.)
- « *L'enfant du jour, l'enfant de la nuit* » (2002) – Ed. Delachaux et Niestlé (320 p.)
- « *Enfants uniques entre isolement et solitude* » (2011) avec AM.Merle-Béral – Ed. ERES

Rémy PUYUELO

Je te remercie et remercie aussi A.C.C.E.S. de m'avoir invité. Je suis un peu en pays de connaissance, parce que Marie Bonnafé et moi avons toujours un peu gardé le contact. On ne se voit pas souvent, mais on a gardé le contact. J'avais eu une expérience avec vous, au Colloque d'A.C.C.E.S qui s'est tenu à Beaubourg en 2006 je crois : j'avais été assez enthousiaste de cette rencontre.

Je viens de sortir un livre sur les enfants uniques, et je me suis aperçu ce soir, alors que ce livre est sorti depuis deux mois, qu'il y a toute une partie sur les livres en nous. Quand on est enfant unique, on est porteur d'une grande solitude et les livres sont importants. Au fur et à mesure que tu faisais mon éloge, je me revoyais enfant. Mon premier livre - je crois que j'avais alors sept ans - je lui avais fait une jolie couverture, j'avais mis des feuilles dedans, avec de la ficelle, mais il n'y a jamais rien eu dedans. J'ai retrouvé cela chez beaucoup d'enfants et je suis toujours ému de voir, dans des thérapies des consultations, que des enfants, à l'âge de la latence, fabriquent un livre, un livre qui est le début de « *Il était une fois...* ».

Je voudrais vous dire encore autre chose. Je suis assez ému de me trouver dans une bibliothèque. En plus, elle est jeune, elle vient d'être inaugurée, donc elle est « neuve », elle ne sent pas encore trop le livre... Mais ça va venir ! En regardant ces rangées de livres, sur ma gauche, comme des cathédrales, je pense à Jean-Paul Sartre, dans *Les mots*, quand il parle des livres de son grand-père qui étaient rangés de cette façon. Ces livres, c'est très impressionnant, sont des livres en « attente », en attente de trouver un interprète, en attente de parole, mais aussi en attente de voix, parce que nous n'avons pas les mêmes voix, les uns et les autres. Un livre, avec le même texte, sera interprété différemment par chacun de nous, la partition sera différente. Quand je regarde à ma droite, cela va mieux, mais les colonnes de gauche m'impressionnent beaucoup, avec leurs rangées de livres.

En même temps, je me disais qu'une bibliothèque est un lieu de transmission. Et par les temps qui courent, la transmission est fondamentale. Nous sommes, je crois, dans un monde qui a beaucoup changé : les nouvelles technologies, les nouvelles façons de concevoir des enfants, les familles recomposées, etc. Pour ce qui en est de la transmission, le monde a changé ; nous vivons une véritable coupure épistémologique (les images de synthèses, internet, etc.) qui, plus qu'un changement, constitue une véritable rupture. On voit très bien que le problème n'est plus seulement la crise des générations (qui nous arrangeait finalement, on savait comment faire) mais en plus de la crise des générations, la question d'un monde en rupture.

Le problème de la transmission pourrait donc se résumer ainsi : quel SMIG va-t-on pouvoir transmettre aux nouvelles générations ? Le SMIG, c'est à dire ce sur quoi il ne faut pas lâcher. Un de mes fils me dit « *Tu sais papa, à force de faire le vieux sage, il y a une distance très courte entre être un vieux sage et être un vieux con...* ». Le problème est de pouvoir transmettre une matrice suffisamment dés idéalisée, mais porteuse de changement et de nouveauté.

Nous sommes dans ce monde de changement. Le livre ne va pas disparaître, mais devenir autre chose. La lecture sera toujours là, l'écriture aussi, mais on sera sur de nouvelles formulations. Nous avons peut-être la chance aussi, de nous trouver dans cette situation-là, maintenant.

Chaque fois que j'entre dans une bibliothèque, je ne suis pas très à l'aise. J'ai un mouvement d'« inquiétante étrangeté »¹. C'est familier pour moi, mais en même temps assez étrange, parce que, dans ma vie, comme je suis né et que j'ai vécu en Afrique, j'ai découvert les bibliothèques très tardivement. Dans la brousse dans laquelle j'ai vécu, il n'y avait pas de livres. Ma mère m'avait appris à lire, ce qui fait que je crois que je ne sais pas lire, ce qu'on éprouve quand on n'a pas les pré-requis, qu'on n'est pas allé à l'école... J'ai commencé l'école à 11 ans. Je suis arrivé en France, il a fallu que je m'adapte, à l'hiver, puis la classe de 6^{ème} dans laquelle je me suis brutalement retrouvé.

Ce qui fait que je crois que je ne sais pas lire. Mais en même temps, j'adore faire des mots croisés.

¹ Sigmund Freud : « L'inquiétante étrangeté » (Das Unheimliche) (1919)

Tous les matins, je fais les mots croisés du *Monde*. Les mots croisés du *Monde* que je n'arrive pas à faire... ! Tous les matins je passe vingt minutes à faire les mots croisés du *Monde*, et puis ça m'énerve, et j'arrête ! C'est là que j'ai découvert que je ne savais pas lire et que je n'avais pas suffisamment de mots à ma disposition. Ou alors, comme les autodidactes, j'ai des mots quelquefois extrêmement compliqués pour des définitions extrêmement simples. Je trouve des mots compliqués, mais pas adaptés.

Je me suis alors posé une question à propos d'amis qui font des « Sudokus ». Je me suis dit « *La lecture et l'écriture, est-ce que c'est du plaisir ou pas ?* ». Je crois que pour moi, la lecture n'a pas été du plaisir, mais je lutte encore pour que ça arrive. Le problème c'est le « plaisir de la lecture ». Je vois aussi des enfants qui ont des boulimies de lecture. Le problème pour ces enfants-là n'est pas le plaisir, mais une espèce d'excitation : lire va calmer une excitation, les apaiser, mais ce n'est pas du plaisir. Je pense que les Sudokus apaisent, mais qu'ils n'amènent pas à penser. Les gens qui font des Sudokus, sont des gens qui ont besoin de ne pas penser, mais de trouver une espèce de repos. Je pense que la lecture aussi, pour certains, peut être une façon de ne pas penser, en tout cas de ne pas être dans une production de plaisir.

Un des problèmes importants, me semble-t-il, par rapport à la lecture et à l'écriture, c'est finalement de pouvoir trouver du plaisir, du plaisir à apprendre, et du plaisir à lire, et à écrire.

Vous m'avez envoyé le DVD d'A.C.C.E.S. que j'ai regardé. Cela m'a beaucoup intéressé, parce que je me suis dit que, finalement, le problème de la lecture et de l'écriture est une affaire de solitude. Il y a plusieurs formes de solitude. Il y a les « bonnes solitudes », au sens de Winnicott², un mode d'être au monde, la solitude habitée, puisqu'on n'est jamais seul dans la solitude quand elle est bonne. On est toujours, soit à se parler à soi-même, soit à parler à quelqu'un qui est à l'intérieur de nous. Paradoxalement, dans la solitude, on n'est jamais seul.

Et puis, il y a des solitudes qui ne sont pas bonnes, des solitudes blanches, qui font qu'à ce moment-là, on ne peut pas supporter d'être seul. On ne peut pas supporter ces moments où on ne va pas trouver de plaisir. Et je pense qu'on trouve cela dans la scolarité. Certains échecs scolaires, certaines difficultés d'apprentissage, sont dus au fait que des enfants n'arrivent pas du tout à pouvoir être seul, face aux exercices. Lorsque le maître ou la maîtresse est en face à face avec ces enfants, ils rencontrent des difficultés d'apprentissage. Mais par contre, quand ils sont côte à côte, l'enfant va pouvoir avancer, parce que la maîtresse et l'enfant vont porter leur regard dans la même direction.

Dans le DVD, on voit très bien cette problématique du côte à côte, plutôt que du face à face.

Alors, affaire de solitude... Je crois que les associations comme A.C.C.E.S. travaillent à mettre en place une bonne solitude chez les bébés et chez les enfants. Et cela prépare à la lecture et à l'écriture. Cela prépare aussi à la vie, car la bonne solitude permet de se sentir vivant et réel, et d'avoir une espèce de thermostat psychique qui fait que, quel que soit le temps ou les rencontres de la vie, on éprouve une continuité, un sentiment continu d'exister.

Je vous ai apporté deux choses. La première est une observation directe de bébé, que je vais vous lire ; c'est une séance rapportée par une collègue toulousaine : Jeanne Pourinet. (voir Le bulletin de l'AMPPEA 2011 : Entre solitude et isolement. De la nostalgie chez l'enfant et l'adolescent .www.amppea.org)

L'observation directe des bébés, selon la méthode Esther Bick (*a*) se déroule ainsi : pendant deux ans, on rencontre régulièrement une famille avec un bébé, de la naissance à deux ans. Puis on écrit un peu chaque fois, à chaque séance. Ce type d'observation est tout à fait intéressant, parce qu'il donne des enseignements sur la façon dont un bébé commence à se développer de façon corporo-psychique.

Je vais vous lire très rapidement un extrait de la 11^{ème} séance d'observation de Vincent. Il a 9 semaines ½.

² Donald Woods Winnicott : « De la pédiatrie à la psychanalyse » (1989) ; « La capacité d'être seul » (1958)

« Il est installé dans son baby relax, sur la longue table de la salle à manger. La maman est en face de lui, je suis sur la droite du bébé. Mère et bébé se regardent. Ils se sourient. Elle dit « Il suit bien des yeux, il sourit. Il est de plus en plus intéressant, dis, mon bébé... ». Vincent émet des « Euh, euh, euh », doux et modulés. Elle lui fait une petite caresse de la main sur le visage, et part vers la cuisine, sans doute pour le café. Vincent la suit des yeux, le plus longtemps possible, se met en tension du dos, qu'il décolle du dossier du baby relax, et pousse dans sa gorge. Son corps suit le mouvement de la maman, c'est avec son corps que le bébé s'exprime. Vincent pose son regard sur le visage sculpture de femme accroché au mur. Il est à peine plus haut que le visage de la maman, quelques instants plus tôt, devant lui, visible pour lui, maintenant qu'elle n'est pas là. La sculpture est dans des tons ocre, assez clairs pour le visage ouvert, plus foncé pour le tissu en drapé sur la tête et le cou. Nous l'appellerons « La dame des sables ». Vincent sourit à la sculpture, il est calme. La maman revient avec le café, passe derrière lui, se penche, jusqu'à être le visage à sa hauteur; et dit « Enfant, enfant... ». Le ton est juste, ni trop près, ni trop loin, ni trop fort. Le bébé tourne la tête et lui sourit. Ils se sont gardés mutuellement à l'intérieur, ils sont restés en relation psychique. Elle se relève, et m'adresse quelques mots sur le week-end des deux aînés. Vincent a toujours sa maman derrière lui. Il regarde la dame des sables qui est devant. L'interaction avec la maman s'est déplacée sur la dame des sables, qu'il remplit ainsi de tous les signifiants maternels. La maman repart vers la cuisine, revient, se place devant le bébé, et donc devant la sculpture. Elle revient sur le week-end, la visite chez des amis, Vincent chez les grands parents qui l'ont trouvé super. Pendant qu'elle parle, Vincent la regarde, calme, souriant, le corps bien posé dans son siège. Elle repart, j'entends un bruit d'aspirateur, certainement de sèche cheveux. Vincent regarde la dame des sables, et puis son regard glisse vers la droite, deux poutres marquent la séparation entre la salle à manger et le salon, l'une verticale, jouxtant la cloison, l'autre horizontale, soulignant la ligne du plafond. Les deux sont étayées à l'ancienne, par une troisième posée à l'oblique, formant un cadre triangulaire. Cadre bien marqué aux angles, par des chevilles de bois, dépassant comme dans le travail de charpente d'autrefois. Différences de couleurs, ocre pour le visage de la dame, blanc pour le mur et le plafond, brun clair pour le bois. Différences de volumes, le regard du bébé fait plusieurs fois ce parcours, dans le même sens : visage, sculpture à relief, forme presque ronde, pli du drapé, ligne horizontale du plafond, point d'intersection des poutres avec la cheville, et enfin le creux du cadre.

Il baisse le regard, puis reprend au visage sculpture, regard circulaire, comme celui qu'il avait eu au cours des vacances de la Toussaint, lors d'une précédente observation. Il était alors dans son couffin, sa sœur, son frère, tous deux debout sur une chaise, et moi en face de lui. Il avait eu ce même regard, partant de la gauche, pour venir vers la droite, redescendre, et reprendre dans l'ordre sa sœur, son frère et moi.

Il passe là, de la forme stable que représente le visage sculpture, lieu d'où la mère lui parlait tout à l'heure, et par une succession de reliefs, plis, inflexions, angles, au vide délimité par les poutres. C'est ainsi que je pense à l'intériorisation du temps, et du visage de la mère, une simultanéité de l'un et de l'autre. C'est ainsi qu'émerge la représentation de la rencontre avec la mère. Vincent est occupé, pourrait-on dire qu'il pense ? Ce qui me laisse le loisir de vous dire comment cette séquence s'est enrichie.

Chez les compagnons, il est de tradition de laisser dépasser les chevilles dans l'assemblage des poutres, et voici pourquoi. Joseph, travaillant à une charpente, tomba, et fut retenu par la ceinture de cuir à ce morceau de bois dépassant, parce que la tâche n'était pas encore achevée. Il fut ainsi sauvé. Histoire d'homme, fonction paternelle, le relief est apporté par le père.

Bruits de papier froissé, tintement métallique, la maman s'occupe du feu de cheminée, sans doute une activité de sa mère qui est familière à Vincent, car il continue son travail de bébé. Il essaie de prendre son pouce. Pendant toute cette séquence, son regard reste posé sur le visage sculpture, mouvement calme et remontant, de tout son bras gauche replié, son pouce est dégagé de la paume et des autres doigts fermés. Il va vers sa bouche. Le mouvement part de l'épaule, le bras bouge d'un bloc. Il rate sa bouche, mais recommence avec application, sans précipitation, sans

énervement, tout le corps unifié dans cet essai. Il fait plusieurs fois le geste sans réussir, mais alors il met son poing en bouche, ferme les yeux et s'endort. Sa tête est appuyée sur l'intérieur droit du relax. »

Ce sont des petits riens. Mais ce sont des petits riens importants, parce qu'ils montrent ce que Winnicott a appelé « la capacité d'être seul en présence de la mère ». C'est quelque chose de fondamental dont René Diatkine avait parlé, dans un **Cahier** d'A.C.C.E.S., il y a quelques années.

C'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup, parce qu'on se rend compte que le bébé a la capacité d'être seul avec une mère présente, mais une mère suffisamment calme, stable, joyeuse, qui va et qui vient, sans qu'elle ait forcément une attention par rapport au bébé. Il faut une mère tranquille, pas trop attentive, et le bébé, à ce moment-là, peut découvrir comment va se nicher l'« objet interne », c'est-à-dire la mère qu'il va avoir à l'intérieur de lui-même, et mettre en place son paysage intérieur. Je pense à un paysage intérieur, puisque c'est la base. On voit, dans les familles très en difficulté, des mères qui n'ont pas de continuité, ou des mères qui sont empêchées parce qu'elles sont au chômage, ou que le mari a foutu le camp, peu importe... On voit des mères qui ont des attitudes d'élevage, d'attentivité, mais d'attentivité anxieuse ; elles n'ont pas cette tranquillité qui permet au bébé de construire un paysage.

Le paysage, je l'ai trouvé dans le DVD d'A.C.C.E.S. avec la dame qui conduit le camion « Livres en balade » d'A.C.C.E.S.; on la voit conduire, elle s'arrête sur une place du village, elle ouvre la camionnette, elle installe les livres, et puis les enfants entrent. C'est un paysage, c'est un contenant. Ici aussi, cette bibliothèque est un contenant. C'est aussi important que les personnes qui sont à l'intérieur. Il faut faire très attention à ce qui entoure, à ce qui enveloppe. D'autant plus lorsqu'on a affaire à des enfants en difficulté, ou des enfants qui ont connu des désastres précoces. Le problème n'est pas de les mettre forcément en contact avec des objets d'amour ou des objets attentifs, parce que souvent, ils n'ont pas la capacité de se fier à quelqu'un, de se confier. Mais par contre, il faut les mettre dans un environnement où ils peuvent trouver une certaine tranquillité. C'est pour ça que la construction d'un paysage interne est la première cabane psychique dans laquelle va pouvoir se loger l'objet maternel qui donnera un objet interne. Sans cela, ces enfants ne pourront pas loger un objet interne, des parents à l'intérieur d'eux-mêmes, avec lesquels ils pourront converser. Et cela donnera des « sans domicile fixe », sans point d'appui, sans point d'ancrage à l'intérieur. Le film communique bien cela.

Pour revenir à l'observation que je vous ai lue, le bébé finit par trouver son pouce : c'est déjà renoncer à la mère. Il retrouve une situation de plaisir, très précoce. Il suce le pouce, c'est à dire qu'il convoque le plaisir que lui apporte sa mère dans le nourrissage, ce qui fait que déjà il renonce à sa mère. Il peut supporter que sa mère aille et vienne, puisqu'il a une certaine capacité à être seul, à se suffire. En même temps, en convoquant une situation de plaisir, cela lui permet aussi de ne pas être violent par rapport aux allées et venues de la mère, d'avoir des revendications. Situation de plaisir donc, mais aussi situation de bonne solitude, qui l'amène au sommeil.

Comment la solitude vient-elle aux enfants ? Il ne faut pas oublier que, même si nous naissons à terme, contrairement aux animaux nous sommes prématurés. Nous naissons non achevés. On se termine, tant bien que mal, mais on n'est jamais achevé. Et c'est ce qui fait la beauté de l'humain. Cet inachèvement va nécessiter les soins de l'environnement. Nous survivons grâce aux soins de l'environnement, qui vont nous permettre de ne pas mourir, puisque la mort est déjà dans la naissance. Il va falloir trouver des solutions, à la fois pour survivre, et cela dépend de l'adéquation des soins de l'environnement, mais en même temps on ne va pas téter sa mère toute sa vie, il va donc falloir trouver d'autres façons de pouvoir survivre aussi soi-même, de façon suffisamment confortable. On va introjecter les soins de l'environnement. On va en prendre les bons côtés, mais on va aussi prendre tout le reste, sans faire le tri. On va prendre la dépression de la maman, comme

les bons aspects de la maman.

Cela nous amènera d'une préoccupation primaire incluant la mère, à une préoccupation personnelle. C'est déjà une façon de nous débrouiller avec nous-mêmes. Je vais vous donner un exemple très simple.

Récemment, l'hiver dernier, je sors de chez moi. Il fait très froid et je me dis qu'il fait froid et qu'il faudrait que je mette un pull. Je sors, je fais cent mètres, et je me dis qu'il fait de plus en plus froid, et que je devrais revenir pour mettre un pull. Je continue jusqu'au coin de la rue et je traverse, sans regarder le feu. Une voiture s'arrête brusquement, j'étais passé au feu vert ! Je me suis dit alors « *Là, vraiment, il faut que tu te préoccupes de toi !* ». J'avais eu une défaillance, un mouvement de dépression, de manque de préoccupation personnelle primaire : c'est elle qui nous fait le matin nous habiller, boire le café, évacuer le brouillard de la nuit. Prendre soin de soi. Or nous savons que les populations dont nous nous occupons n'ont pas forcément cette capacité. Pour moi, heureusement, ce n'était qu'un moment ponctuel qui me permet d'avoir d'autres bons moments ! J'avais introjecté en moi-même des éléments maternels dépressifs mais également d'autres choses qui me permettent d'être assez autonome !

On peut avoir cette double capacité de pouvoir être seul avec soi-même et d'avoir une situation de plaisir, comme par exemple le bébé qui suce le pouce. Ou bien on peut avoir des difficultés par rapport à cette situation, et trouver en soi, des techniques d'apaisement mais sans qu'elles nous amènent forcément au plaisir. C'est la différence entre l'enfant qui suce le pouce pour s'endormir, et celui qui se tape la tête contre le lit. Ce dernier crée une excitation qui va l'apaiser, mais il crée une excitation parce qu'il est vide à l'intérieur ; il crée cette excitation pour se sentir vivant, et c'est cela qui va lui permettre de s'endormir. Mais il n'y trouve pas de plaisir, il est sur de l'apaisement et de la détente.

Or, la question est de savoir comment on peut amener ces populations avec lesquelles nous travaillons, en prévention, dans des quartiers très défavorisés, à quitter des positions que l'on appelle, avec des gros mots théoriques, des procédés « auto calmants », c'est à dire des conduites d'apaisement, pour aboutir à des conduites de plaisir, de capacité d'être seul avec du plaisir.

Concernant les conduites d'apaisement, comme je le disais tout à l'heure, ce n'est pas parce que l'on fait des Sudokus une demi-heure par jour pour s'apaiser, que l'on a des problèmes pour autant. Je dirais que l'on a des manifestations auto érotiques³, comme on a des procédés « auto calmants », l'important étant d'avoir cette capacité de passer de l'un à l'autre.

Cela, c'est chez les bébés. Puis on arrive à l'âge de la latence (et si on a le temps, on verra aussi l'âge de l'adolescence). L'âge de la latence est une période toute particulière. C'est un moment où l'enfant va pouvoir refouler de nombreux éléments, acquérant ainsi une certaine liberté, à la fois pour se détacher des parents, pour pouvoir s'identifier à la maîtresse, au maître, et pour pouvoir mettre en place un sentiment de l'enfance. C'est ce que j'appelle « *la lutte des classes* » chez les enfants de cet âge-là... Dans les contes de fées, comment les enfants se débrouillent-ils par rapport à des parents défectueux, comment peuvent-ils trouver des solutions ?

Il y a un travail tout à fait important à cet âge de la vie. On dit à l'enfant, qui commence à avoir le langage oral : « *tu sais parler, mais maintenant il va falloir que tu écrives et que tu lises* ». On va lui proposer que les mots prennent des formes visuelles, et soient pris dans un autre langage, l'orthographe. L'enfant va être obligé de transposer les mots oraux en mots écrits et en lecture. C'est une opération extrêmement compliquée. Elle nécessite une grande maturité et la capacité, à la fois d'avoir un sentiment continu d'existence (c'est à dire un thermostat qui permet de garder son identité), mais aussi une capacité de solitude, tout en trouvant du plaisir dans la solitude.

C'est aussi un moment fondamental où l'enfant accède à un travail de deuil. Il est capable de symboliser l'absence (cela il l'avait déjà fait), mais c'est le moment où l'idée de la mort devient pour lui irrémédiable, et à partir de là, il va pouvoir travailler sur « il y a la mort, il y a les fantômes, les squelettes, il y a un ailleurs, il y a un jadis », c'est-à-dire sur des données du passé, du présent et

³ Sigmund Freud : « Trois essais sur la sexualité infantile » (1905)

du futur.

Indirectement, la question du travail de deuil est tout à fait importante pour l'acquisition de la lecture et de l'écriture.

Je vais vous donner un exemple. Un enfant me dit : « *C'est un jeu. Je te fais un bateau*, (il prend une feuille de papier et fait un pliage). *C'est un bateau qui est dans une tempête, il cogne un rocher* (il déchire une pointe du bateau), *il cogne un autre rocher* (il déchire l'autre pointe du bateau). *Et puis, finalement, la tempête est tellement terrible, qu'il démâte. Le bateau fait naufrage. Et qu'est-ce qui reste ?* ».

C'est à dire que tout le monde est mort, le bateau est au fond de l'eau, mais il y a un reste. C'est cela le travail de deuil. C'est cela une opération psychique. C'est extrêmement compliqué à penser, c'est un luxe sur le plan psychique de pouvoir penser que tout le monde est mort, qu'il n'y a plus de bateau, et qu'il reste quelque chose...

« *Il reste quoi ?* » Et l'enfant, en dépliant la feuille de papier, me dit : « *Tu vois, il reste la chemise du capitaine !* » (Rémy PUYUELO, qui depuis le début a réalisé pour la salle, sur une feuille de papier plié, ce que l'enfant disait et faisait, montre le pliage, rogné et ouvert, qui ressemble à une chemise sans manches, avec la place des emmanchures et du cou).

Parfois les jeux d'enfants nous permettent de mieux comprendre certaines choses. Nous, avec nos gros mots, c'est moins évident. Le travail de deuil, c'est une transformation psychique qui va permettre de passer à autre chose. Quand nous perdons un être cher, il faut le loger quelque part. On ne peut pas rester dans les pleurs, donc il faut lui trouver une place psychique, un lieu. Le plus souvent, on époussette, on toilette l'objet d'amour qu'on a perdu, on lui enlève ses trop gros défauts, et puis on le loge quelque part, de façon suffisamment gentille pour nous permettre de vivre convenablement, et en connivence avec l'objet d'amour perdu.

C'est à cet âge, et au moment de la lecture, que ces choses-là se posent. Des livres d'enfants sur la question de la solitude ou de la mort, il y en a partout; la littérature enfantine en fourmille. Mais sur la solitude, il y en a un que j'ai trouvé très bien, dont je ne sais plus bien le titre, peut-être est-ce *La géante solitude*⁴ (b). C'est sur la solitude des enfants, le problème de la différence, et de se retrouver seul, qui est un thème tout à fait récurrent dans la littérature enfantine, pas seulement dans les contes de fées, mais aussi dans la littérature actuelle, moderne.

Une dernière chose par rapport à la lecture individuelle au sein d'un petit groupe. Ce qui m'a frappé dans ce DVD d'A.C.C.E.S, c'est que, finalement, on a un lieu, donc un environnement, on a un conteur ou une conteuse, un enfant et un groupe d'enfants. Les enfants, à tour de rôle, choisissent un livre qui leur est lu par la personne (Marie Bonnafé rectifie « *les personnes, elles sont plusieurs* ») qui anime la séance, et les autres enfants sont autour. Un bruit de fond crée une sorte d'ambiance. Ce bruit de fond représente une certaine mélodie groupale, tout à fait fondamentale, parce qu'elle permet la mise en place d'une narrativité sonore. La narrativité étant « raconter une histoire ».

Quand on raconte une histoire, il y a quelque chose qui se déroule, avec un début et une fin. Donc il y a une espèce de fil rouge, et dans cette mélodie sonore, il y a une certaine continuité, qui va entourer la personne qui raconte l'histoire et l'enfant à qui elle raconte. Je tiens beaucoup à cette notion de scénographie, de mise en scène, c'est à dire de mise en place. La mise en place est quelque chose de fondamental. Dans la mesure où on a un environnement, il faut mettre en place. Regardez, là, on s'est installés d'une certaine façon, les uns par rapport aux autres, on ne s'est pas mis dans un autre endroit de la bibliothèque, mais dans celui-ci.

Dans cette scénographie, ce qui m'a frappé, c'est que la personne qui raconte le texte, le raconte **côte à côte**. Quand l'enfant se trouve confronté à un motif qui l'angoisse, hop, il se retourne et il récupère le visage de l'adulte.

⁴ Joe Hoestlandt et Nathalie Novi : « La géante solitude » - Editions Syros jeunesse 1997

Mais le reste du temps, ils sont ce que Geneviève Haag⁵ appelle « l'objet d'arrière-plan » (c). C'est le giron - regarder dans la même direction et avoir ainsi une voix "à côté" - qui va nous permettre d'introjecter.

Le fin du fin, c'est d'avoir une petite voix à l'intérieur de soi, qui fait qu'on n'est jamais seul. Or là, par exemple, j'imagine la voix de Marie Bonnafé, qui me raconte une histoire, qui m'accompagne et qui habite la solitude dans laquelle je me trouve, puisque je suis seul par rapport aux gosses qui sont autour. Vous êtes tous là, dans une certaine ambiance sonore, une certaine continuité, ce *sitting* de mise en place d'une bonne solitude. Une solitude habitée, telle un psychodrame, est mise en place avec ce que vous avez proposé, qui fait tout l'intérêt de la lecture individuelle en petit groupe, et non pas la lecture avec tout le groupe, qui est une autre scénographie. Celle-ci me semble extrêmement pertinente avec des populations qui n'ont pas forcément rencontré des « objets » suffisamment bons, ou suffisamment continus dans leur vie .

Dans le film, un homme raconte. Il dit : « *Ils n'écoutent pas toujours, mais ils demandent que l'on continue* ». Cela aussi est intéressant. Le problème n'est pas forcément que les enfants comprennent ou qu'ils écoutent, mais qu'ils disent « *Tu continues* » : il s'agit de mettre en place une continuité. Ce qui est défaillant ou ce qui est à mettre en place, c'est un sentiment continu de l'existence. Avoir un thermostat qui fait qu'on est seul, mais qu'on est seul avec une certaine continuité de soi.

Le groupe est autour et produit donc une ambiance sonore, contenante, une continuité mélodique, et puis de temps en temps, un gosse regarde. Et que voit-il ? Il voit un adulte avec un enfant, un adulte qui parle à un enfant. Cela aussi est bon pour le moral, c'est bon à introjecter, parce que cet enfant, à ce moment-là, peut voir les mimiques de l'adulte et de l'autre enfant. Il n'entend pas forcément ce qui se dit, mais le modèle qu'on lui propose est un modèle de relation individuelle dans un groupe.

Je pense que plus on a des enfants petits, plus on a des enfants « abîmés narcissiquement », plus c'est important de les mettre dans des groupes, mais dans des groupes avec une visée, celle d'être des individus à part entière, c'est-à-dire d'être ensemble séparément.

Vous faites de la prose sans le savoir... ! Ce qui est beau, ce sont les intuitions (la façon dont on sent certaines choses) que l'on peut théoriser dans l'après-coup.

Mais il ne faut pas non plus chercher trop de psychologie. L'important, c'est quelque chose qui marche et qui fonctionne. Je crois beaucoup au bricolage. Le bricolage selon Lévy Strauss dans *La pensée sauvage* ne signifie pas obligatoirement compétence, mais faire avec les moyens du bord. Avec ce qui nous entoure, on va pouvoir faire quelque chose de beau, et en tout cas, d'utile.

J'avais à vous dire une dernière chose qui concerne l'utilisation de l'orthographe dans les populations adolescentes illettrées. J'ai de très belles lettres écrites au Président de la République ! Je pense que, plus les gens sont démunis, plus les gens sont illettrés, plus il faut les mettre dans l'écriture, et ça marche. Quand on convoque des patients, on envoie une lettre, on ne téléphone pas. C'est écrit noir sur blanc. J'ai corrigé quantité de lettres pour Mitterrand ; en ce moment je suis en train d'en corriger une pour Sarkozy, de gens très démunis dont le dernier recours, c'est le Président de la République. Ils écrivent donc des lettres, on corrige puisqu'ils nous les font partager. Il y a là tout un travail à mener avec des adolescents illettrés, il ne faut pas hésiter. Il est plus facile pour des illettrés d'écrire que de parler. Mais je vous en parlerai une autre fois peut-être...

On peut déjà discuter à partir de là, je crois. Tout ceci est un peu en vrac, ce qui permet de ne pas formater, et peut-être que vous puissiez, vous, avoir une pensée associative.

Marie Bonnafé

Nous allons donner la parole à la salle.

⁵ Geneviève Haag, psychiatre et psychanalyste, aborde la question des troubles autistiques d'un point de vue neurophysiologique et psychanalytique.

Intervenante dans la salle

Quelque chose avait beaucoup frappé René Diatkine, c'est l'enfant à la bibliothèque qui est seul, indépendant, et qui est dans un groupe. Cela m'avait beaucoup frappé, parce que ce sont des choses que l'on voit, et lui nous permettait de le percevoir d'une façon plus intéressante.

Rémy PUYUELO

Je vais **même** jusqu'à dire qu'on ne peut être indépendant que dans un groupe, au début. C'est du groupe que naît l'individu. Plus l'individu est en difficulté, plus c'est du groupe qu'il naîtra. Ce qui fait que les psychothérapies individuelles me semblent, pour certaines populations, tout à fait contre-indiquées.

Sur Toulouse, depuis une dizaine d'années, nous menons une expérience sur des petits groupes d'enfants de 2 à 4 ans qui ne maîtrisent pas le langage. On ne savait pas où les mettre. Ils arrivaient dans les CMP et ne pouvaient pas rentrer dans la case orthophonie, psychomotricité, etc. On ne savait pas quoi en faire. A cela s'ajoutaient des problèmes économiques, ce qui rend souvent créatif...

Le directeur du CMP répétait qu'il fallait faire des actes, faire rentrer l'argent, etc. Alors un jour on a dit qu'il fallait faire quelque chose de ces enfants, que l'école allait les exclure. On a proposé de les mettre une fois par semaine dans une pièce avec deux personnes, et dans la pièce à côté de mettre les parents avec deux personnes. Cela ferait quatre techniciens mobilisés, mais en même temps six enfants... Cela a démarré comme ça ! On s'est aperçu que ces enfants faisaient beaucoup de progrès, et que progressivement, on pouvait poser des indications de prise en charge orthophonique ou psychomotrice individuelles, tout en faisant des groupes. Je dirais donc que le groupe me semble être quelque chose de tout à fait fondamental pour les enfants. Surtout pour les enfants à l'âge de la latence.

Evelio Cabrejo-Parra

Merci pour toute cette quantité de choses que vous nous donnez.

J'ai été très sensible à cette idée de construire un environnement. Un environnement pour pouvoir construire la cabane dans laquelle on va loger la mère symbolique, qui va nous accompagner. Ce qui est extraordinaire dans votre présentation, c'est la description, l'observation que vous décrivez avec un détail, tout ce qu'on regarde, pour qu'après on puisse voir. Dans la rencontre de l'adulte et l'enfant, on va lui construire un environnement ; il faut le construire car il n'est pas donné. Il faut qu'il y ait un regard, presque physique, corporel, qui localise les choses, pour qu'après on puisse voir...

J'ai été impressionné par les détails que vous avez donnés dans cette description : les charpentes que l'on construisait, avec l'anecdote de la petite chose qui dépasse, qui a sauvé la vie de Joseph, etc. Effectivement, c'est cela, l'environnement construit. Et il faut qu'il y ait un adulte qui puisse construire un environnement pour que l'enfant puisse l'introjecter. On voit immédiatement ce mystère de la construction psychique, ce travail invisible que fait l'enfant. Mais il faut aussi qu'il y ait un travail à partir d'une psyché déjà constituée pour que l'enfant puisse introjecter.

Toutes ces opérations d'incarner, incorporer, intérioriser, sont des processus très profonds. Ils sont présents tout le temps, et ils nous échappent. Les enfants ont cette capacité à réaliser ce processus. Finalement, pour être seul, il faut avoir construit des objets internes extrêmement positifs.

La solitude blanche, c'est celle dans laquelle on n'a pas réussi à construire quelque chose qui nous soutient. Finalement cette construction interne, c'est ce qu'on pourrait appeler la construction symbolique de l'autre, avec tous les détails, les caresses, la voix, la présence ; c'est aussi la limitation, les interdits.

Le destin du sujet humain dépend de la qualité de cet autre symbolique que l'on construit. Dans cette construction symbolique de l'autre, il y a tout ce processus permanent d'identification et de différenciation, et c'est là où le groupe est très intéressant. On s'identifie et on se différencie. L'être humain se construit dans ce processus, c'est pour cela que l'être humain est métaphorique. On est le

résultat d'une métaphore. Je suis tout le temps en train de m'identifier et de me différencier. Je m'identifie à mes parents, mais en même temps je reste moi. C'est cela la métaphore la plus profonde, un processus dans lequel on met ensemble des choses qui sont différentes, et on s'identifie et se différencie en permanence. Votre exposé est d'une grande richesse de ce point de vue, on y voit toute cette longue expérience de l'observation. Comment construire l'environnement à partir de l'observation, pour que l'enfant puisse s'appuyer sur cet environnement-là pour construire sa cabane, dans laquelle vont loger les objets qui vont l'accompagner toute la vie... Merci beaucoup.

Rémy PUYUELO

Ce que vous dites me fait penser à quelque chose. Quand on arrive à un certain âge de la vie, on a envie de revenir sur les lieux où on a vécu, sur les maisons de son enfance, des choses de ce genre. Ce qui me frappe, c'est que l'on ne va pas à la rencontre de personnes aimées, qui le plus souvent ont disparu d'ailleurs, mais on va à la rencontre d'un paysage, d'un berceau.

On voit bien dans cette observation que nous sommes constitués de formes aussi. Quand vous aménagez un appartement, vous aménagez aussi des formes qui vous sont proches. Ce sont des arrondis, des angles, des couleurs... Tout cela nous habille et, comme vous le disiez, c'est tout à fait fondamental.

Par rapport à la lecture, il faut faire avec les mots comme on fait avec la nourriture.

Quand on fait manger un enfant, il faut quand même qu'il mette les doigts dans la soupe. Avec les mots c'est pareil. J'ai eu un enfant qui venait, et me dictait des lettres. Ensuite, il me disait « *lis !* ». Bien sûr c'était incompréhensible, des successions de consonnes ou de voyelles. Cela le ravissait, et il me disait d'autres lettres. On peut jouer avec les lettres pour en faire des mots. Je ne suis pas enseignant, c'est plus facile pour moi de faire cela que pour un enseignant. Ce sont des choses tout à fait importantes.

La dernière chose, c'est qu'à l'âge de la latence, l'enfant est un poète. C'est le poème, ce n'est pas le roman. Le roman familial, les souvenirs écran, c'est plus tard, à l'adolescence. L'enfant de la latence est un poète. Ce sont les sons, au plus près du corps, comme dit Mallarmé, et ce sont des choses tout à fait fondamentales à faire travailler à cet âge de la vie.

Marie Bonnafé

Si l'on se reporte à la fin du film d'A.C.C.E.S, on y voit une petite fille qui m'apporte un livre, *Les trois petites cochonnes* de Frédéric Stehr. Marie Desmeuzes me filme et je lis le texte : « *Tout le monde connaît l'histoire des trois petits cochons, mais connaissez-vous l'histoire des trois petites cochonnes ?* ». La suite n'est pas filmée, je vous la raconte. Dès que la caméra s'en va, mais c'est un hasard, et cela arrive souvent dans les animations, la petite fille s'en va aussi et me laisse en plan. Et moi qui ne connaissais pas cette histoire me voilà extrêmement déprimée ! Tout de même, devant tout le monde... ! Dans la discussion, on dépeint quelque chose d'extrêmement idyllique, la réalité est souvent différente. Je voulais soulever cette question.

Créer une voix à l'intérieur de soi, être si près de l'intime, qui d'habitude est la mère, comme on dit – maintenant j'aime bien remplacer par « adulte maternant », parce que je connais des pères qui élèvent leurs enfants, et puis les personnels de petite enfance que nous rencontrons, les bibliothécaires, sont des substituts maternels – donc, dans ce couple-là, tout peut se passer. Il y a beaucoup de moments, me semble-t-il, où l'enfant déclenche chez l'adulte quelque chose qui est une dépression profonde, et qu'il faut savoir affronter. J'appelle cela les vertus de la dépression. Si, en lisant des livres à des bébés, on ne s'est jamais senti dans une sorte de désespoir comme cela m'est arrivé, une fois la caméra partie, on se sent vraiment très bête, on se déprime carrément, on se dévalorise, trop. Il me semble qu'il faut accepter cela, ces moments où le bébé arrive à nous déprimer.

Rémy PUYUELO

Il y a deux choses dans ce que tu dis.

Je pensais aux parents, qui sont un peu envieux que leurs enfants aient droit à des livres, et eux pas. Pour avoir travaillé sur Toulouse avec des familles africaines – il faut dire que je suis né et j’ai vécu en Afrique, j’ai donc le sens du palabre – on peut lire à une maman un livre sous le regard de son enfant, qui regarde, mais qui ne lit pas. Cela pose le problème de la participation des parents.

Mais par rapport à ce que tu disais de la dépression, je suis frappé – dans un autre cadre, celui des thérapies d’enfants – combien des enfants sont excités, et moi je suis déprimé. C’est à dire que j’héberge les parties qu’ils ne peuvent pas héberger eux-mêmes, donc ils sont maniaques et moi je suis mélancolique. Il y a quelque chose comme cela, où on peut être porteur de ce que l’enfant ne peut pas forcément vivre lui-même. Mais on ne peut pas se déprimer tout le temps !

Marie Bonnafé

Il y a une forte et sourde résistance vis à vis de cette lecture individuelle. C’est quelque chose qui est, à priori, conçu comme appartenant à la maman ou au papa. C’est pourtant évident, à mon sens, qu’il est plus facile de lire individuellement à un bébé : en groupe, on en vient assez vite à des mesures coercitives, me semble-t-il. Exiger d’enfants de 10 mois à 3 ans qu’ils soient en groupe, c’est un tour de force. Or, il y a de fortes résistances à la lecture individuelle. Pourquoi ?

Rémy PUYUELO

Peut-être faut-il montrer que le groupe n’est pas absent de ce qui se passe. Il y a toute une pédagogie à faire sans doute. Et puis, il faut voir que les enseignants n’ont pas forcément les mêmes objectifs que nous, et que, dans leur formation, on leur demande, non pas une prise en charge individuelle, mais des prises en charge groupales.

Marie Bonnafé

Je pense que le modèle de l’école est sûrement très fort. Le livre, en France, équivaut beaucoup à l’école. Bien des gens disent que c’est tel instituteur, tel professeur qui leur a ouvert l’univers des livres.

Rémy PUYUELO

Pensons à Stendhal, *Le rouge et le noir*, et à Georges Sand, dont un des livres (dont j’ai oublié le titre) démarre sur le père de famille, paysan, qui surprend son fils en train de lire, et qui le tape. Ce n’est pas anodin. Dans toute forme de pensée, il y a du sexuel et de la douleur. Je pense que dans la lecture, il y a du sexuel et de la douleur.

Marie Bonnafé

A.A.C.E.S., nous disons souvent que la lecture est le jeu du plaisir et du déplaisir. L’enfant peut être mal à l’aise. Il faut affronter cela aussi dans l’échange individuel. Il a parfois vraiment peur quand on lui raconte des histoires. Il importe que pour les tout petits, les histoires finissent bien, ce qui est le cas en général, sauf pour *Le petit chaperon rouge*, c’est une exception qui confirme la règle. Les enfants savent très bien que le petit chaperon rouge est immortel. Ce sont souvent des vécus où l’enfant est éprouvé douloureusement, parfois, dans les histoires, il faut affronter cela. Il est important qu’il y ait ce passage du déplaisir au plaisir.

Rémy PUYUELO

On peut penser que dans la lecture et dans l’écriture passe toute une auto-sensualité. Je vais vous donner deux exemples d’auto-sensualité.

Une adolescente qui vient me voir m’a dit : « *Quand je sors de l’école, ce qui me détend, je prends un verre de lait, je regarde la télévision, et je suis bien* ». La même me dit « *Ce qui me plaît, ce sont ces pots de Nutella énormes, où il y a un petit goulot comme ça, et j’essaie de tirer le maximum, je*

n'y arrive pas. Mais je fais ça longtemps, longtemps... ». C'est toute l'auto-sensualité qui me semble être plus facilement exportable dans le plaisir que dans la masturbation, mais qui a quelque chose d'un rapport au plaisir, à la poly-sensorialité, qui devient, tempérée par l'érotisation, de l'auto-sensualité. Et c'est ce qui me semble important de pouvoir créer, ou d'avoir comme objectif, dans la lecture, et dans l'écriture.

Evelio Cabrejo-Parra

Le bébé aime beaucoup jouer avec les objets. Il joue, il tapote, il suce les objets, et après il peut avoir un plaisir à un jeu de représentations mentales. La lecture et l'écriture sont, dans ce sens-là, un jeu extraordinaire. Quand on écoute une histoire, on se laisse aller, c'est un jeu de représentations mentales. Les mots se mettent en mouvement, et ce jeu de représentations mentales est un jeu très symbolique bien sûr.

Rémy PUYUELO

Quand on parle du petit chaperon rouge, vous vous rendez compte de ce qu'on lit ! Une mère, suffisamment bonne, qui dit à sa fille : *« Oh, écoute, moi j'ai la flemme, va porter à ta grand mère du beurre etc., tu traverses la forêt où il y a le loup. Ce n'est pas important, vas-y ! ».* C'est quand même extraordinaire quand on y réfléchit. Et la pauvre, elle y va...

Marie Bonnafé

J'ai envie de réagir sur le Sudoku. J'ai entendu à la radio une publicité pour une exposition sur les mathématiques à la Fondation Cartier. Ils disaient *« On prive les petits enfants de mathématiques, comme on les prive de lait ».* On y parle du vide, il paraît que c'est passionnant, le vide. Je me dis quand même que peut-être le Sudoku, ce n'est pas si vide que ça, justement.

Dominique Diatkine

C'est une opération purement intellectuelle, d'hypothèses et de déductions.

Intervenant dans la salle

Je ne suis pas sûr que ce soit purement intellectuel, mais plutôt mécanique.

Rémy PUYUELO

C'est à dire que ça ne met pas en jeu l'imaginaire. C'est un peu comme le jogging. Le jogging, cela devient une certaine addiction, et c'est une activité qui permet de ne pas penser. Donc ça soulage, et ça apaise. On a dans la vie des activités qui sont d'apaisement, et des activités qui sont de rapport au plaisir. Mais le plaisir, ce n'est pas l'apaisement. Un boulimique de lecture peut ne plus être dans le plaisir. C'est une activité qui permet d'éviter de penser, de même que des activités sportives.

Je pense à un enfant qui faisait du sport. Il est devenu un fou de sport, c'est à dire qu'il passe quatre heures par jour à faire du sport. A ce moment-là, c'est l'épuisement qui l'apaise, mais ce n'est plus du tout une activité au service de la pensée et du plaisir. C'est cela aussi qu'il faut bien différencier dans ces activités.

Marie Bonnafé

J'avais aussi envie de lire une observation qui va dans le sens de ce que tu disais au début, sur l'excitation qui se calme.

« Ali, deux ans, saute sur les genoux de l'animatrice quand elle commence à lire Petit Bleu et Petit Jaune de Léo Léonni. En montrant la première petite tache de couleur qui apparaît sur la page blanche, David, 2 ans, commente « C'est le papa ». Quand apparaît la tache de couleur plus allongée, il dit « C'est la maman », et à propos d'une tache plus ronde « C'est encore le papa ». Ali identifie à plusieurs reprises, et en particulier quand apparaissent d'autres taches de couleur, le papa, la maman, l'enfant. A la page où les taches s'embrassent, devenant toute vertes, David et Ali sont stupéfaits. « Mais alors, c'est une fille et un garçon ! ». Ils deviennent aussitôt plus attentifs,

plus calmes, presque sages, et ce, jusqu'à la fin. »

Je pensais que ça ferait une bonne illustration de ce que nous disons ici.

Rémy PUYUELO

Oui, j'aimerais revenir à ce que l'on disait, à propos « d'être tranquille ». Je pense qu'on a une fonction anti monte-lait. L'anti monte-lait, ce disque en verre ou métallique qu'on met au fond d'une casserole, fait qu'on peut mettre le gaz à fond, le lait ne déborde pas. Il y a donc une excitation, mais une excitation contenue. Je crois qu'on pourrait dire, en métaphore, qu'on pourrait avoir une fonction anti monte-lait. Je parle beaucoup avec les éducateurs qui s'occupent d'enfants ayant de très gros troubles du comportement : comment peuvent-ils constamment gérer l'excitation ?

Il faut que l'excitation soit présente pour que l'enfant se sente vivant et réel, sinon il se déprime, et c'est dangereux parce qu'il explose et il ne faut pas non plus que ça déborde. Donc la présence de l'éducateur doit être une fonction anti monte-lait. L'avantage de cette fonction, c'est que l'on gère l'excitation, pour qu'elle puisse ne jamais déborder, qu'elle soit toujours au service de la personne, de la relation et du dialogue avec l'autre.

En même temps, l'anti monte-lait tape au fond de la casserole, il y a donc une rythmicité au service des symbolisations. C'est aussi une fonction par rapport à des enfants excités. La fonction anti monte-lait est donc double : elle évite que l'excitation déborde, et en même temps elle est au service des symbolisations, par la rythmicité, et, j'ajouterais, la cohérence de la rythmicité.

Evelio Cabrejo-Parra

C'est quelque chose que je ne connaissais pas, avant de venir en France. J'aurais économisé beaucoup de lait si j'avais connu ça avant !... C'est mystérieux cet objet...

Rémy PUYUELO

J'aime beaucoup les métaphores. Je crois que les métaphores sont fondamentales dans la pensée des enfants, c'est ce que m'ont beaucoup appris les enfants. La pensée métaphorique est sur le trajet des processus de pensée. Elle est la capacité de rêverie de la mère par exemple, qui a une fonction métaphorique (de transformation psychique) avant que l'on arrive au processus de pensée. Lorsqu'on regarde de près la littérature enfantine actuelle, il y a beaucoup de métaphores.

Evelio Cabrejo-Parra

En tant que linguiste j'ai été aveugle pendant très longtemps sur le fait que la métaphore est un problème linguistique pour un linguiste ! Je me suis rendu compte que la métaphore est dans le jeu de l'enfant. Cela m'a bouleversé : la métaphore n'est pas un concept, c'est un processus. Un enfant prenait une cuillère, sa mère lui avait donné de la soupe. L'enfant ne voulait pas de la soupe. Alors il a pris la cuillère remplie de soupe et il a fait l'avion et un atterrissage, il a mis de la soupe partout. Je me suis dit en le voyant qu'il était en train de faire une métaphore... Il y a une distance tellement grande entre une cuillère et un avion, mais l'esprit s'arrange pour créer un lien, en mettant le bruit du moteur, et c'est vrai que les enfants, par les petits bruits qu'ils font, sont tout le temps dans une activité métaphorique. Ce n'est pas un concept, c'est un processus, et qui déborde la langue.

Rémy PUYUELO

C'est fondamental dans la pensée métaphorique, et dans notre rapport aux enfants.

Marie Bonnafé

Est-ce que tu peux revenir aussi sur les adolescents et l'écriture ? Sur le fait qu'ils sont plus à l'aise avec l'écriture qu'avec la lecture ?

Rémy PUYUELO

C'est une longue histoire. J'ai travaillé pendant cinq ans pour le ministère de la Justice, dans des

centres d'éducation renforcée, en Afrique, où on exporte des populations parisiennes. Ce sont des enfants de 13 à 16 ans, garçons et filles, des caïds de banlieue, qui ont derrière eux plusieurs passages en prison, avec tentative de meurtre ou des choses de cet ordre. Donc une population très en difficulté, et à qui on donne une dernière chance, qui est un centre d'éducation renforcée. On en avait mis un certain nombre dans un village africain, au Burkina-Faso, où j'ai travaillé avec des équipes, à la fois d'éducateurs burkinabés, mais aussi d'éducateurs français. Je faisais des séjours de huit jours sur des séjours de quatre mois des adolescents.

Ces populations étaient délocalisées de leur banlieue, et délocalisées dans un village agricole avec des conditions très précaires, sans passeport. Ils ne pouvaient pas fuguer, parce que la campagne n'était pas tellement hospitalière. On s'est rendu compte que ces jeunes, très rapidement, abandonnaient l'assignation sociale de délinquant et se retrouvaient comme des petits enfants perdus. En même temps, il y avait des ateliers avec les éducateurs, pour essayer de les remotiver pour la scolarité.

Il y avait quand même des clashes importants, mais les éducateurs avaient trouvé quelque chose d'assez étonnant, c'était de faire écrire leurs « conneries » graves. L'enfant venait avec un éducateur qui n'avait pas été confronté à ce qu'il avait fait. L'éducateur lui disait « *Bon, on va reprendre les conneries que tu as faites cette semaine* ». L'éducateur écrivait des choses qui étaient tout de même de l'ordre d'attaques. Une fois ces choses écrites, l'éducateur proposait au jeune de lire ce que lui-même avait écrit.

Le plus souvent, le jeune ne se reconnaissait pas dans ce qu'il avait dicté. Il niait que c'était lui qui avait dit ça, insultant l'éducateur. Il y avait une difficulté avec la reconnaissance de ce qu'il avait dicté. On voit les troubles.

C'était retravaillé dans l'après coup. Progressivement, l'enfant pouvait s'approprier, prendre en compte ce qu'avait écrit l'éducateur, pour se rendre compte que c'était quand même ce qui s'était passé pour lui. Il pouvait se reconnaître dans l'écriture de l'éducateur.

C'était des dramaturgies autour des récits de bêtises. Progressivement, on amènerait ces jeunes à écrire. Ils pouvaient écrire à leurs parents, au juge des enfants pour se plaindre de la façon dont ils étaient traités, ou à leur fil rouge des éducateurs PJJ en France (éducateur PJJ référent). On les motivait à écrire. On était des écrivains publics pour mettre en forme, mais aussi pour que l'adolescent, le plus souvent illettré (ces enfants avaient très peu de mots à leur disposition), puisse se reconnaître dans ce qui est écrit.

On avait donc des actes narratifs, qui étaient envoyés aux familles, un peu corrigés, mais en laissant quand même certaines choses. Et puis on s'est aperçu que, progressivement, ils prenaient goût à ce genre d'écriture qui était sur le support éducatif. L'éducateur était l'écrivain public qui permettait l'écriture. Certains se sont mis à écrire une « écriture de soi », c'est à dire des poèmes. Des choses assez étonnantes étaient rassemblées, dans une polysémie, une polysensorialité, à travers des mots, à la limite du sens, mais toujours très évocateurs. On s'est aperçu que certains arrivaient à écrire des lettres pour quelqu'un qu'ils ne pourraient jamais atteindre. Sur des séjours de six mois pendant quatre ans, on a fait beaucoup de travail sur ces questions d'écriture, avec des jeunes qui ont pris ensuite un certain intérêt à l'écriture, qui n'ont plus eu honte de ne pas savoir écrire, de faire des fautes d'orthographe, et de pouvoir écrire à des éducateurs. Je reçois encore des lettres de certains jeunes, de prison souvent, car en prison ils s'ennuient, et ils sont déprimés. L'écriture est à ce moment-là un moyen de communication. Un moyen d'échange tout à fait important, qui fait que bien souvent, il ne faut pas avoir peur de proposer des choses ambitieuses à des populations très démunies.

Edith Barges, association « Lire c'est vivre » (Fleury Mérogis)

Cela me semble tout à fait pertinent. A la Maison d'Arrêt de Fleury Mérogis, pour ma part, je ne travaille pas avec les jeunes, mais, avec des hommes du Grand Quartier. Mais il y a de jeunes adultes aussi. Je reviens un peu en arrière sur ce que vous avez dit à propos de l'importance de l'écriture, de la pratique de l'écriture, pour dire combien c'est une activité importante et recherchée par les jeunes adultes en difficultés de toutes sortes, d'étude, de formation. Ils viennent participer à

des cercles de lecture, cercles qui s'adressent normalement à un public lisant. Mais il y a toujours un bon pourcentage de non lecteurs, et ils font l'apprentissage de la lecture. Quand on annonce un atelier d'écriture, ils sont partants, et à corps perdu, ils se jettent dans l'écrit. Et on sort des textes tout à fait intéressants.

La revue *Lire à l'ombre* est un ensemble de notes de lectures produites par des lecteurs détenus. Mais là, je pense à une proportion de la population de lecteurs qui ne pratiquent pas bien la lecture, mais qui s'intéressent et qui se laissent séduire par l'écriture, et cette envie de produire de l'écrit.

Rémy PUYUELO

Sur les cinq années où nous avons suivi l'expérience dont je vous ai parlé, la lecture n'a jamais marché, mais par contre l'écriture constamment.

Je vais vous lire deux choses très rapidement.

Un poème par exemple. Un gosse qui ne sait pas lire, mais qui sait écrire.

« Mon corps me donne tellement envie de vomir, que je me mutile, je me fais mourir.

Mon sang se glace, et je me lasse de tous ces gens.

Je me sens pourrir de l'intérieur, et je sens que tout le monde voit cette terrible odeur sortir de moi, et je me détruis à petit feu.

J'ai l'impression que je vais m'effondrer, que je vais me noyer dans ce lac de sang, et je me détruis à petit feu. »

C'est une écriture poétique. Le même gosse, en fin de séjour, écrit une lettre à son père. Il ne l'enverra pas, parce qu'il n'a jamais connu son père. Mais il l'a confiée au directeur.

« Papa, si tu savais combien les années ont passé.

Je l'avoue, sans toi c'est dur, mais la vie continue.

J'ai beau hurler, il n'y a personne sur qui pleurer.

Sans toi, je n'arrive pas à me battre.

Je suis fatigué, cassé, trop de souffrance en moi, j'arrive pas à m'exprimer.

J'ai ce manque en moi, qu'est l'affection.

Si tu es toujours en vie, pense encore à moi, comme moi je pense à toi.

Les gens peuvent juger, mais il n'y a personne qui pourra m'empêcher de t'aimer. Je suis un arbre sans feuille, un stylo sans encre.

C'est la tristesse.

Je te laisse.

A bientôt. »

Et il confie cette lettre au directeur, image paternelle. Mais c'est une lettre qu'on n'envoie pas. Il n'y a pas d'adresse.

C'est un garçon arrêté pour coups et blessures, deux fois trois mois de prison. C'était la dernière chance. Il est actuellement en prison, mais je trouve qu'il va mieux. C'est à dire qu'il arrive à avoir des contacts. Le but de ces séjours, c'est de connaître des expériences heureuses sur lesquelles on peut s'appuyer quand on est trop démuné. L'important n'est pas de guérir les gens, parce qu'ils ne sont pas malades ; on est délinquant, c'est une assignation sociale. Mais le fait de connaître une bonne expérience dans la vie, c'est quelque chose de précieux, parce que, dans les moments où on est vraiment très mal, on peut s'appuyer sur cette bonne expérience. Le problème pour nous, avec des populations très démunies, n'est pas d'avoir un idéal de soin, un idéal de guérison, mais déjà de favoriser de bons moments qui seront des ancrages dans les moments difficiles.

Pourquoi l'écriture ? C'est une matérialité il est vrai, les mots deviennent visibles avec l'écriture. Les gens sont plus actifs parce que dans l'écriture il y a des petites quantités d'énergie à l'œuvre. Alors que la lecture est un processus beaucoup plus passif, ou alors il faut des lectures à haute voix, et pas des lectures silencieuses.

Dominique Diatkine

On en revient à l'enfant qui fabrique son livre. Moi aussi, j'en connais une actuellement, qui aime, lire, bien sûr, c'est une chose, mais fabriquer le livre, et l'orner, faire la couverture. Je trouve que ça se rapproche.

Evelio Cabrejo Parra

Je crois que dans l'écriture se met en scène une condensation d'activités symboliques très complexes. Pour qu'il y ait des symboles, il faut qu'il y ait une matérialité. Il n'y a pas de symbole en soi. Tout symbole a besoin d'une matérialité pour pouvoir exister. C'est intéressant, cette mécanique de continuité d'existence. Tandis que la langue orale, les mots, en même temps qu'on les prononce disparaissent. Tandis que l'écriture reste. Je renvoie à ce que l'on disait tout à l'heure : la continuité d'exister, à travers cette matérialité.

NOTES

(a) « *L'observation du bébé selon Esther Bick, son intérêt dans la pédopsychiatrie aujourd'hui* » - Sous la direction de Pierre Delion – Ed. Eres, collection « Mille et un bébés ».

C'est en 1948 qu'Esther Bick, une psychanalyste polonaise, vivant en Angleterre, a introduit dans la formation à la psychothérapie d'enfants, dans le cadre de la Tavistock Clinic, l'observation régulière d'un nourrisson dans sa famille, de la naissance à deux ans. L'observateur se rend une fois par semaine dans la famille où il observe le bébé dans son environnement, en essayant de ne pas influencer le cours normal des interactions entre le bébé et ses parents. L'observation dure environ une heure et fait, peu après, l'objet d'une prise de notes extensive et détaillée de tout ce que l'observateur a pu voir, entendre et ressentir. Ces notes seront discutées dans un séminaire hebdomadaire qui réunit trois ou quatre observateurs et un psychanalyste formateur ayant lui-même été initié à cette formation.

Pour interférer le moins possible dans les relations entre parents et enfant, l'éthique de la méthode créée par Esther Bick exige que l'observateur ne fasse aucune interprétation, ni remarque critique ou déplacée et ne donne pas de conseils. Cela ne veut pas dire qu'il doit se cantonner dans un silence absolu qui serait lourd à supporter par la maman. Au contraire, il peut faire sentir à la mère et au bébé qu'il participe avec empathie à leurs échanges et comprend leurs émotions. C'est par une attitude de participation affective discrète, une écoute attentive et un comportement calme et mesuré qu'il donnera à la maman le sentiment qu'elle est comprise et soutenue dans une période cruciale mais parfois difficile de sa vie et de celle de son bébé. Lors d'une grossesse et d'un accouchement, une femme subit de multiples remaniements physiques et émotionnels et peut passer par un moment de légère dépression (le baby blues). Parents et bébé doivent apprendre à se connaître, se comprendre et établir un lien solide dont nous connaissons actuellement toute l'importance pour l'avenir de chaque individu.

L'observation d'un nourrisson dans sa famille selon la technique préconisée par Esther Bick est une formation particulièrement utile dans le cursus des psychanalystes et des psychanalystes d'enfants, mais également dans toutes les professions concernées par la petite enfance. Elle a aussi conduit à des applications thérapeutiques dans différents contextes : visite à domicile dans des cas graves, observation en crèche ou à l'école, travail dans des institutions, accompagnement des familles qui adoptent un enfant, thérapies de la relation parents bébé, etc. (Source : *Société Belge de Psychanalyse*)

(b) La solitude, d'après le site de LILLE III Jeunesse

D'après l'analyse de Cécile DOUSSINEAU (DEUST 2).

SOLITUDE et solitudes (mini thèse) : étude comparative de quatre ouvrages jeunesse traitant de la solitude (22/04/2008). *Extraits de sa mini thèse qui compare plusieurs albums jeunesse (je n'ai gardé que ce qui concerne « La géante solitude ».*

Pesante ou recherchée, constructrice ou pénible, chacun la rencontre au cours de sa vie.

La solitude est souvent le moment propice à une quête d'identité, une réflexion sur soi-même, trouver sa place dans la société et rompre l'isolement. La solitude est douloureuse ou recherchée pour s'isoler dans un jardin secret, elle fait partie de l'apprentissage de la vie en société. Dans les ouvrages choisis, la solitude fait grandir, le héros en tire une expérience et finit par la rompre en s'ouvrant aux autres.



► **La géante solitude**, Jo HOESTLANDT, ill. Nathalie NOVI, Syros jeunesse, 1997.

La géante vit une enfance heureuse mais en grandissant, elle devient trop encombrante pour les hommes. Après avoir asséché la rivière, forcée à quitter le pays, elle commence un long voyage en solitaire à la recherche de sa place dans le monde. À la fin de son voyage initiatique, elle se transforme en île : l'île de la Géante Solitude, un lieu aimé de tous ceux qui ont besoin de tranquillité.

1. L'exclusion : la solitude due au rejet des autres

Se sentir seul au milieu des autres est un sentiment que chacun peut éprouver au cours de sa vie, de l'enfance à l'âge mûr, en passant par l'adolescence ; période des complexes et de la recherche de repères pour trouver sa place.

La solitude peut être la conséquence de l'exclusion, mais bien souvent, dans les albums jeunesse, les héros s'en sortent avec des amis, après s'être ouverts aux autres. Sans être obligé de correspondre aux normes, en allant au delà du rejet, les héros trouvent des moyens de sortir de l'isolement ou d'appivoiser leur solitude. Les moments de solitude sont l'occasion pour eux de se laisser aller à l'imaginaire. La période de solitude est aussi le moment pour les héros de réfléchir sur eux-mêmes, sur leur place, la vie en société, ...

2. La solitude pour se construire

Être seul c'est être libre ? Ce n'est pas ce que pense la Géante Solitude au début de son voyage. La Géante trouve dans son voyage solitaire une identité, un loup la baptise Géante Solitude. Pour elle, la solitude est l'occasion de réfléchir à son rôle, ses origines, sa place sur terre, dans un monde où personne ne semble l'accepter. L'aboutissement de son voyage solitaire lui fera comprendre que l'essence même de son existence est la solitude. Fuie et détestée par les hommes vivant en communauté, recherchée par les individus qui ont besoin d'un moment de calme pour se ressourcer, réfléchir, être seuls.

La solitude n'est pas du tout liée à l'ennui mais plutôt au développement de l'imagination et à la construction de soi.

Être seul permet de prendre du recul, de gagner en indépendance, de quitter la communauté et ses règles pendant quelques temps pour méditer ou découvrir de nouvelles choses en dehors du cercle habituels.

Pourtant, l'homme n'est pas un animal solitaire comme le loup que croise la Géante, il a besoin pour exister de la présence et de la reconnaissance des autres, d'où la nécessité de rompre cette solitude.

3. Rompre la solitude

Pour rompre leur solitude, les personnages de ces fictions s'y prennent chacun à leur manière, se trompent parfois mais finissent par réussir.

Pour conclure, *La Géante Solitude* commence sur une citation d'André Malraux : « S'il existe une solitude où le solitaire est abandonné, il en existe une où il n'est solitaire que parce que les hommes ne l'ont pas encore rejoint ».

À travers les héros de ces récits, on suit le parcours d'individus qui apprivoisent leur solitude et réussissent à la rompre, en apprenant à vivre avec eux-mêmes et surtout avec les autres.

(c) L'objet d'arrière-plan – extrait de « *L'analyse des rêves et le regard mental* » - Gérard Bléandou – 1995 (*Psychology*, 211 pages)

Geneviève Haag, psychiatre et psychanalyste, aborde la question des troubles autistiques d'un point de vue neurophysiologique et psychanalytique.

"Je vais essayer de cerner cet objet d'arrière-plan dont se sert l'identification primaire, malgré le flou poétique avec lequel Grotstein l'a défini. Dans un univers tout chaotique et clivé, le bébé a besoin de constituer en lui une solide impression d'unité et de cohésion. Il va se créer davantage un Soi-peau qu'un Moi-peau dont le statut est analogue au Soi-objet de Hohut grâce à un état de fusion entre un moi immature et son soutien objectal. L'idée d'un objet d'arrière-plan est venue à Grotstein en découvrant les fantasmes des patients psychotiques ou narcissiques chez lesquels leur dos, leur adossement semblaient disparaître, chez lesquels il manquait l'étagage sur la colonne vertébrale".

Geneviève Haag a affiné la description de cet objet d'arrière-plan grâce à son travail analytique avec des enfants autistes. Du moment qu'ils ont peu ou prou tissé leur peau psychique, ils ont souvent besoin de coller leur dos contre les limites de l'espace – le dos au mur par exemple – ou contre le corps des autres. Ils souffrent dans le même temps d'une mauvaise organisation de leur espace interne. Ils sont terrifiés devant la perspective de tomber, de glisser sans fin. Ils réussissent parfois à s'en sortir en cherchant à se mettre dans le regard de l'autre, souvent de façon exagérée. La réciprocité du regard permet la représentation du lien en le doublant. Je suppose qu'au lieu d'épaissir leur peau psychique jusqu'à en faire une carapace, ils ont pu se servir de l'objet d'arrière-plan comme d'une sorte de squelette interne pour le psychisme en rassemblant plusieurs représentations sensorielles sous la houlette du regard mental.